

NANCY
GUILBERT



Et derrière nous,
le silence

ÉCHOS

Note de l'éditeur : ce texte aborde des thématiques difficiles, comme la violence, le harcèlement psychologique et sexuel, le deuil, le suicide et l'anorexie. Sa lecture est donc susceptible de heurter la sensibilité de certaines personnes.

Direction des publications: Stéphanie Baronchelli, Jérôme Bernez-Binder
Suivi éditorial et maquette: Caroline Merceron
Correction: Maud Placines Charier
Relecture: Irène Rodriguez

Conception graphique: Tiphaine Rautureau
Illustration de couverture: Leselo Quentes
Typographie du titre: Mister Fast – Atjcloth Studio

WWW.GULFSTREAM.FR

© Gulf stream éditeur, Nantes, 2022
ISBN : 978-2-35488-972-2

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Gulf stream éditeur

NANCY
GUILBERT

Et derrière nous,
le silence

ÉC//OS

« Nous sommes solitude.
Nous pouvons, il est vrai, nous donner le change
et faire comme si cela n'était pas. Mais c'est tout. »
Lettres à un jeune poète, Rainer Maria Rilke

*Pour C., M. et W., à qui j'envoie mon courage et ma force.
Aux lectrices et aux lecteurs dont on n'écoute pas la voix.
À mes enfants, encore et toujours.*

ELLIE

Je cours sur le sentier à m'en brûler les poumons, je me tords les chevilles sur les pierres. Je pleure tellement fort que j'y vois à peine et la nuit qui commence à tomber n'arrange rien.

Je fuis. Il n'y a pas d'autre solution. Ou peut-être que si, sauf que je ne l'ai pas trouvée.

Je ne savais pas qu'on pouvait se sentir aussi seule, aussi désespérée, aussi démunie.

Lorsque je me suis regardée dans le miroir tout à l'heure, chez Titouan, j'ai eu l'impression de voir une mouche folle qui bourdonnait contre une vitre sans réussir à trouver la sortie. Sauf que la mouche n'a pas de cerveau, elle ne ressent rien, n'a aucun souvenir qui tourne en boucle dans sa tête. Pas comme moi.

Je regarde à droite ou à gauche mais je ne vois aucun moyen de sortir de cette situation. Personne ne m'écoute, quoi que je dise ou que je fasse.

Il y a un refuge près du col des Hautes Mûres. Je vais m'isoler là-bas, je connais cette partie de la montagne comme ma poche et je me cacherai le temps qu'il faudra, même si je crève de peur. Je n'ai pas le choix.

JEFF

— *Monsieur Jeff Henri Couret, voulez-vous bien répéter devant ce tribunal ce que vous venez d'affirmer ?*

Mon avocate me regarde et secoue la tête. Non, Jeff, tu ne dis plus rien. On avait dit que tu ne parlerais pas.

Ses yeux me supplient, mais moi je veux juste avouer la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, sinon je ne pourrai plus me regarder en face.

— *Ce n'était pas un accident.*

— *Je voudrais être certaine de bien vous comprendre. Vous l'avez poussé intentionnellement ?*

— *Oui, Madame la Juge.*

— *Aviez-vous prémédité cet acte, monsieur Couret ?*

— *Madame la Juge, je demande à m'entretenir cinq minutes avec mon client.*

— *Monsieur Couret, souhaitez-vous cet entretien avec maître Simonis ?*

— *Non, Madame la Juge.*

— *Alors je réitère ma question : cet acte était-il prémédité ?*

— *Oui, Madame la Juge. Il l'était.*

YÜNA

— Est-il encore dans la maison, Yüna ?

— Je ne... suis pas... sûre.

— Essaie d'y réfléchir, c'est important. Calme-toi, respire lentement, c'est fini. Pour toi, Yüna, c'est terminé, mais pas pour elles, alors dis-nous. Tu ne crains plus rien, on est là.

— Je veux voir... maman.

— Oui, nous faisons tout notre possible pour ta maman et pour ta sœur. Est-ce que tu te souviens où se trouve cette maison ? Peux-tu donner un indice ?

— Je... je m'en rappelle plus... Je crois... qu'il y avait des poubelles dans la rue.

— Autre chose, Yüna ?

— Une impasse... C'était dans une impasse. Sauvez Blanche, je vous en prie. Ne l'abandonnez pas, elle est malade.

— Garde confiance, Yüna.

Non, je n'ai plus confiance en rien ni en personne.

Partie 1

« On ne dira jamais assez le poids de la solitude,
la force qu'il faut pour se tenir seul dans l'existence.¹ »

1. Anne DUFOURMANTELLE, *La Femme et le Sacrifice : d'Antigone à la femme d'à côté*, 2007.

ELLIE

(huit mois plus tôt)

« On n'a pas deux cœurs, un pour les humains et un pour les animaux. On en a un ou on n'en a pas.¹ »

C'est le début de l'automne, cette saison « mélancolique » que décrit Verlaine, comme nous l'a fait étudier la prof de français, « avec ses sanglots longs, ses feuilles d'automne qui tourbillonnent et cette langueur qui s'empare de nos gestes, peu à peu, comme si on se transformait soudain en marmottes amorphes roulées en boule dans leurs terriers. Mais vous n'êtes pas des petites marmottes, chers élèves de seconde B, alors on se réveille, hein ? ».

J'adore madame Castet, elle jongle avec les mots et les met en scène. Franchement, elle arriverait à nous faire aimer le texte le plus nul de la terre ! Sa façon originale de présenter les livres nous donne envie de les ouvrir.

Je me sens bien au lycée, comme si c'était une nouvelle vie qui n'a plus rien à voir avec le collège. On a tous grandi pendant les vacances, c'est dingue.

Et puis surtout, il y a Lola. On est cousines. Elle vient d'emménager à quelques kilomètres de la maison.

1. Citation de Alphonse DE LAMARTINE, poète français (1790 – 1869).

Et derrière nous, le silence

Une bouffée d'oxygène, moi qui avais l'impression que ma vie tournait autour des hôpitaux, des piqûres, des prises de sang, des corticoïdes, des séances de kiné, des bains froids, des ECG – électrocardiogrammes – et j'en passe.

Ma mère souffre d'une sclérose en plaques depuis plusieurs années mais cela fait cinq ou six ans qu'elle a davantage besoin de soins qu'avant. Elle est tellement courageuse, elle se bat au quotidien. Elle absorbe les poussées de cette maladie de merde les unes après les autres, vaillamment. De la canne, elle est passée au déambulateur et maintenant, elle est dans un fauteuil roulant. Mon frère Maé, ma sœur Éva et moi, on essaie de l'aider comme on peut, mais forcément, comme je suis l'aînée, j'ai parfois la sensation que tout repose sur mes épaules. C'est drôlement lourd à porter, une sclérose, quand on a quinze ans. Je voudrais que mon père soit là plus souvent, mais il est tout le temps absent à cause de son travail. L'an dernier, c'était vraiment l'horreur et mes parents ne savaient plus comment gérer le quotidien.

Je n'en parle à personne, je ne dis rien de ce qui m'écrase la poitrine en pleine nuit, quand j'imagine que ma mère va nous laisser seuls, qu'elle va mourir, que je ne la verrai plus jamais. Parfois je m'invente des scénarios catastrophe. Des scénarios où je me lève un matin et qu'elle n'est plus là... Ça m'empêche de me rendormir.

Mon oncle Patrick et ma tante Sybille, la sœur de mon père, ont décidé de nous aider. Ils ont vendu leur boulangerie, racheté une scierie dans notre village, et maintenant ils font de l'export-import de bois, du mélèze et d'autres essences. Mon oncle a quatre employés et ma

tante s'occupe de la partie administrative. Je crois que mon père leur a prêté de l'argent en échange de l'aide qu'ils donnent à notre famille et il leur a trouvé plusieurs importateurs de bois aux États-Unis et en Asie.

Tout le monde est content, à commencer par mon oncle qui n'en pouvait plus de se lever à quatre heures du mat' pour mettre ses pains et ses croissants à cuire. Je suis contente qu'ils nous soutiennent, mais faire du *business* en coupant des arbres, ça me met en colère. Je ne supporte pas de savoir que quelqu'un de ma famille participe à leur abattage, même si c'est « contrôlé et en toute légalité ». Les arbres, c'est sacré. Les animaux de montagne aussi. J'ai cette passion depuis toute petite et les SVT, ce sont carrément ma deuxième matière préférée après le français.

Depuis la rentrée, je suis dans la même classe que Lola. Je n'aurais jamais imaginé combien la présence d'une personne pouvait tout changer. Lola, elle est belle, marrante, solaire, bien dans sa peau. Elle m'apporte de la légèreté. Parfois, ma mère est tellement mal qu'on ne parle que de ça. On vit sclérose, on mange sclérose, on se déplace sclérose. Ça nous envahit. Un jour, j'ai entendu la médecin de ma mère lui conseiller de ne pas s'identifier à sa maladie, mais c'est facile à dire. Quand on souffre de cette façon et que l'on se sent diminuée au point de ne plus pouvoir accomplir les gestes habituels, comment réussir à s'en détacher ?

Quand je suis avec Lola, qui tape l'incruste avec tout le monde et délire du matin au soir, ça me fait un bien fou ! Je me sens tellement plus forte, j'oublie les soucis que ma mère fait peser sur mes épaules.

Et derrière nous, le silence

Petit à petit, j'efface aussi mes années de collègue difficiles, le harcèlement dû à mon côté « intello ». Lola est intégrée partout et m'entraîne. Avec elle, tout est plus grand, plus fort, plus extrême. Elle a le don de se fourrer dans des situations improbables. Il lui manque toujours quelque chose, mais elle trouve forcément une solution. Un stylo, un ticket de cinéma, trois euros, un petit pain au chocolat, un aller-retour pour la conduire en soirée, une paire de boots, un eye-liner, une ceinture, le DS de français... Lola est une équilibriste, un chat qui retombe toujours sur ses pattes, et gracieusement en plus.

Assise à mon bureau, je mordille mon stylo. Madame Castet nous a donné un devoir maison. On doit écrire notre avis en nous inspirant d'une citation tirée du roman *Acide sulfurique* qu'on est en train de lire en classe. Il raconte l'histoire de Pannonique, une fille qui se fait interner dans un camp. Bien entendu, c'est une métaphore des camps de concentration, mais Amélie Nothomb l'a adapté comme si c'était une télé-réalité. Franchement, c'est flippant.

« Vint le moment où la souffrance des autres ne leur suffit plus : il leur en fallut le spectacle.¹ »

Est-ce que l'on peut prendre plaisir à regarder quelqu'un souffrir ? Pourquoi ?

Je commence à travailler. Le sujet est assez terrifiant, mais finalement, j'ai pas mal de choses à dire, notamment en rapport avec les animaux. En général, ça va ensemble, je l'ai déjà remarqué. J'aime cette citation de Schopenhauer trouvée sur le net avec laquelle je démarre : « La compassion à l'égard des animaux est si étroitement liée à la bonté du caractère qu'on peut assurément affirmer

1. Amélie NOTHOMB, *Acide sulfurique*, 2005.

que lorsqu'un homme se montre cru envers les animaux, il ne saurait être un homme bon¹. »

— Ellie, tu es là ?

— J'arrive.

Ma mère est installée dans son fauteuil, face à la baie vitrée qui donne sur le massif des Mornes, les genoux recouverts d'une épaisse couverture en polaire blanche. Elle est en crise depuis le début de la semaine, mais ce matin, elle va un peu mieux.

La vue sur la montagne est magnifique et apaise une partie de ses douleurs, les physiques comme les morales. Ma mère était une grande sportive. Je la revois courir avec Maé, Éva et moi, ramasser des champignons et des baies, rire aux éclats, sautiller sur le petit pont qui enjambe le torrent derrière la maison, monter à cheval, faire les courses, ranger la maison à toute vitesse (on l'appelait « la tornade blanche »), cuisiner du *carrot cake* et des piles de crêpes, organiser des pique-niques, des rallyes dans la montagne ou des soirées pyjamas...

Et puis, tout doucement, les premiers symptômes sont apparus. Insidieux. Elle perdait la mémoire, pour de petites choses d'abord, ensuite pour des faits vraiment importants. Elle était de plus en plus fatiguée et avait des douleurs dans tout le corps qui l'épuisaient. Le week-end, elle restait couchée et elle dormait pendant des heures sans que cela la repose vraiment. Elle avait des vertiges. Elle faisait tomber des objets, cassait de la vaisselle et parfois ne trouvait plus ses mots. Elle pleurait souvent, en cachette, mais je la voyais. Maintenant, j'ai compris qu'elle souffrait depuis longtemps et pourtant, par amour pour nous, elle essayait de nier ses douleurs.

1. Citation d'Arthur SCHOPENHAUER, philosophe allemand (1788 – 1860).

Et derrière nous, le silence

De les effacer, comme si ne pas en parler pouvait les empêcher d'exister.

Un jour, elles l'ont rattrapée et elle n'a plus réussi à faire semblant.

Les mères sont des super-héroïnes, mais elles ne le savent pas toujours.

Mes parents ne me l'ont pas annoncé tout de suite, mais je sentais bien que quelque chose ne tournait pas rond. C'était tellement bizarre de voir ma mère se ratatiner sur elle-même de cette façon. On aurait dit une autre personne.

J'avais douze ans quand le diagnostic est tombé. Cette fichue IRM cérébrale leur a montré l'étendue des dégâts. Les taches blanches ont mis un point final à toutes leurs interrogations. Ma mère a la forme la plus aiguë de la sclérose avec beaucoup de poussées inflammatoires.

Un soir, elle m'a longuement parlé. Je me souviens lui avoir demandé si elle allait mourir. Elle a répondu un peu trop vite « Mais non, bien sûr que non », ce qui n'a pas calmé mes angoisses. Au contraire, cette question lancinante m'obsède. Je ne peux pas l'enlever de ma tête.

Depuis, j'ai intégré cette maladie dans mon quotidien. J'ai compris que ma mère ne mourrait pas tout de suite, mais qu'elle était quand même morte un petit peu, parce qu'elle avait perdu des morceaux d'elle. Elle continue à en perdre, d'ailleurs.

— Tu veux quelque chose, maman ?

Elle ne me répond pas directement. Son regard est fatigué. Un jour, j'ai dit à Éva et à Maé que je voudrais pouvoir prendre sa maladie pendant une journée entière, histoire qu'elle puisse souffler un peu. Ils m'ont regardée

ELLIE

avec des yeux ronds. À onze et neuf ans, on n'a pas forcément la conscience des choses.

J'insiste.

— Tu veux que je te fasse un thé ? Celui à la pomme que tu aimes bien ?

Elle hoche la tête. Elle doit se sentir tellement inutile, elle qui s'occupait de tout, avant.

Ma super-maman.

— Je te montre ce que j'ai écrit pour mon devoir de français ?

— Ça parle de quoi ?

— Du plaisir que certaines personnes éprouvent en voyant souffrir les autres. On doit donner notre avis à partir d'une citation. J'ai un peu galéré. J'ai l'impression d'entrer dans la tête d'un psychopathe !

Ma mère sourit. J'adore son sourire. Je voudrais le scotcher sur son visage, le garder là pour toujours.

— Va chercher ta feuille, je te dirai.

— Oh génial, merci ! Ça ne t'embête pas trop ?

— Écoute, à défaut de faire du shopping, bossons sur la souffrance...

Elle me sourit courageusement et moi, je m'enfuis dans la cuisine pour faire bouillir l'eau du thé.

Carnet de nature

Marmotte : mammifère, famille des sciuridés, environ 46 à 66 cm, 2 à 9 kg, herbivore, hibernant et vivant en colonie.

Toi, tu es empathique, comme petite bête, hein ? Tu sens arriver le danger, et tu préviens tes potes en sifflant. Et puis, t'es maligne en plus, tu te ménages toujours un plan B, avec tes galeries de secours. Franchement, je t'admire. Même si être tout le temps sur ses gardes, c'est franchement fatigant, parfois. J'aimerais hiberner dans mon terrier comme toi. Fermer les yeux pour ne plus rien avoir à porter, ne plus avoir personne à surveiller.

JEFF

(un an plus tôt)

« J’le sens quand tu mens, tu finis trahi :
t’as trop donné. Aucun sentiment, aucune envie de
te pardonner. Je n’sais pas si je serai là demain [...]
Tu peux rien faire à part mourir, peut-être que là
tu vas mourir, bang bang bang.¹ »

Aujourd’hui, j’amorce un tournant décisif dans ma vie, au moment où je pose un pied devant l’autre, sur le chemin pierreux. La décision que j’ai prise il y a trois mois, trois semaines et quatre jours exactement, depuis que je sais qu’on va partir en week-end dans le massif des Hautes Mornes, est la plus difficile que j’aie jamais eue à prendre. Il porte bien son nom, celui-là, tiens. Si seulement il savait que dans quelques jours, il ferait peut-être la une des journaux, et que son nom, inconnu du grand public, circulerait en boucle sur les réseaux.

C’est étrange de se sentir à la croisée de son destin, d’être à l’endroit pile où l’on va choisir de donner une direction à sa vie. On n’en a pas toujours conscience,

1. Extrait de « Pas le choix », titre issu de l’album du même nom, GLK/Kelle, 2021.

Et derrière nous, le silence

mais, pour une fois, je mesure à fond le moment présent. Je le pèse, le soupèse, dans tous les coins et à la hauteur de la rage de mon cœur.

Devant moi, les sacs à dos de mes potes oscillent en cadence, comme un patchwork vibrant de couleurs. Le mien est chargé d'un objet précieux à cinq cordes. Ma guitare. Hors de question de m'en séparer, même pour quatre jours. Les chansons que j'écris me permettent d'évacuer les émotions qui bouillonnent en moi, comme un prolongement de mon âme.

Benji et Simon tracent sur le chemin, sans effort. Derrière eux, Hadiatou, la nouvelle du groupe, marche à côté de Natalia qui baisse la tête. Si seulement elle savait ce que je m'apprêtais à faire, Natalia. Quand je la regarde, mon cœur se déchire. Est-ce qu'elle viendrait me parler, me dissuader ? Est-ce qu'elle hurlerait ?

Je ne saurai jamais, parce que je ne lui dirai rien du tout.

Slimane me rejoint. S'il y en a bien un à qui je voudrais me confier, c'est lui, mais je ne le ferai pas non plus. Parce que je sais qu'il me raisonnera, qu'il trouvera une autre solution, une alternative, parce que *lui*, c'est un mec bien. La bonté incarnée doublée d'une raison objective. Moi, je n'en veux pas, de sa raison à la con, car ça n'effacera pas la souffrance, ça n'effacera rien, surtout pas le souvenir de Lou. Ce ne sera pas une solution *définitive*. Ça ne ferait que ralentir les choses, un peu. Ensuite, tout reviendrait comme avant et je refuse cette possibilité.

— Ça va, Jeff ? T'as l'air perdu.

— Perdu comment ?

— Ben... Dans tes pensées. T'es plus le même depuis

quelque temps, mon pote. T'es inquiet pour le week-end ? Tu ne te sens pas à la hauteur du défi ?

Arrête de me parler comme ça, Slimane.

— Ça va. On est super bien entraînés tous les six, non ?

— Clairement. Ça roule nickel. Et puis ton frère et Manu, ils gèrent trop bien. Je sais que je te l'ai déjà dit, mais depuis que je me suis inscrit pour passer l'examen, ma vie a grave changé, mon pote. Ils m'ont sorti de la galère. J'ai repris confiance en moi. Ils sont top. T'as trop de chance de...

La voix de mon frère Stefan l'interrompt.

— On fait une pause ici ! Hydratez-vous, couvrez-vous, même si vous transpirez. On prend quinze minutes avant d'attaquer le col de l'Ours, et, ce soir, on dort au refuge. Encore trois heures trente de marche.

Slimane m'adresse un clin d'œil. Il semble si heureux que ça en est indécent et pourtant, je suis content pour lui. Il le mérite. Je me demande juste pourquoi je n'ai pas droit à ce bonheur-là. Sans doute à cause de mon karma. Dans une autre vie, j'ai dû faire des trucs vraiment pas sympas.

Stefan me regarde approcher et pose sa main sur mon épaule. Elle pèse lourd.

— Tu traînes un peu, non ? Rassure-moi, tu n'es pas déjà fatigué ?

— C'est bon, lâche-moi. Je me gère seul, je n'ai pas besoin que tu joues à la maman-poule avec moi.

— T'as un problème, sérieux ? Tu oublies que je suis responsable de toi pendant quatre jours.

J'ignore mon frère et fais mine de chercher quelque chose dans mon sac à dos pour que la conversation

Et derrière nous, le silence

s'arrête. Je déplace un T-shirt, change une paire de chaussettes de place, remets ma guitare comme il faut. Là-bas, plus loin, Slimane rit avec Hadiatou, mais Natalia me regarde.

Je frissonne.

Est-ce qu'elle sait que je sais, pour Lou ?

YÜNA

(J + 18)

« Le ciel d'automne
Des milliers de moineaux –
Le bruit de leurs ailes.¹ »

Sur le mur peint en vert clair, je compte les jours. Des petits bâtons soigneusement alignés. Pour ne pas perdre la raison, je les grave les un après les autres, comme le malheureux Edmond Dantès emprisonné dans son château d'If. C'est mon grand-père Hakiro, le père de ma mère, qui m'a fait découvrir ce roman quand j'avais dix ans. Il me disait que ça lui rappelait sa vie au moment où il avait été fait prisonnier dans un camp soviétique à Sovetskaya. J'ai relu *Le Comte de Monte-Cristo* tellement de fois que des phrases entières se sont incrustées dans ma mémoire. « Derrière lui, il écrivit sur le mur, avec un morceau de plâtre détaché de son plafond, 30 juillet 1816, et, à partir de ce moment, il fit un cran chaque jour pour que la mesure du temps ne lui échappât plus.² »

Moi, j'en suis déjà à dix-huit.

1. Haïku de Yotsuya RYŪ, poète japonais (1958–).

2. Alexandre DUMAS, *Le Comte de Monte-Cristo*, 1846.

Et derrière nous, le silence

Dix-huit jours que je suis enfermée dans cette chambre décorée comme la mienne, sauf que ce n'est pas elle. Ce n'est que son reflet. Un reflet terrifiant qui me donne des cauchemars toutes les nuits. Des flashes effrayants où je repasse en boucle ce moment, comme un film d'horreur dont on se remémore chaque scène. J'enchaîne les « j'aurais dû » :

J'aurais dû courir.

J'aurais dû me méfier.

J'aurais dû lui envoyer un jet de déodorant dans les yeux.

J'aurais dû appeler à l'aide.

Il y avait tant de choses à faire, sauf m'arrêter à sa hauteur. À la hauteur de ce ravisseur que je connais depuis que je suis bébé. Mon père.

Quand j'y pense, j'ai l'impression d'être entrée dans la sixième dimension, parce que la quatrième, ce n'est même pas suffisant quand on se sent autant éjectée de sa vie.

Depuis qu'il m'a enlevée à la sortie du collège, j'ai perdu la notion de la réalité entre ces quatre murs qui me narguent. Il a pétié les plombs quand ma mère a décidé de le quitter parce qu'il était violent envers elle et envers nous, ses deux filles. Il avait dit à ma mère « tu me rends fou, ne pars pas sinon je me suicide », mais c'était mal le connaître. Il ne nous aurait jamais lâchées. Alors, trois mois après la décision de la juge, un soir, il s'est arrêté à ma hauteur, dans un nouveau 4x4 que je n'avais jamais vu.

— Comment vas-tu, Yüna ? Ça se passe bien, au collège ?

— Ça va, papa, mais laisse-moi, s'il te plaît. La juge t'a dit de ne pas nous approcher.

— Je t'approche si je veux et ce n'est pas cette putain de juge qui décidera pour moi. T'es ma fille, j'ai encore le droit de te voir et de te parler, non ?

— Je n'ai pas envie.

— Tu dis ça parce que ta mère t'a montée contre moi, mais un jour, Yüna, un jour tu comprendras que je n'ai pas été violent. C'est faux, tout ça. Archi-faux. Je vous aime, j'ai tout sacrifié pour vous. Vous êtes les trois femmes de ma vie. J'ai changé. Je ne lèverai plus jamais la main sur aucune de vous. J'étais impatient, colérique, mais c'est terminé.

— Papa, on en a déjà parlé. Laisse-moi tranquille.

— Non, tu vas m'écouter ! Monte dans cette voiture, je te dis !

J'ai commencé à courir, mais c'était trop tard. Des passants ont tourné la tête, puis se sont empressés de changer de trottoir. Un père qui force sa fille mineure à lui obéir, ça n'émeut personne, bien au contraire. Seule une femme a réagi, depuis l'autre trottoir, lorsque mon père est brusquement sorti de la voiture et m'a agrippé le bras en m'obligeant à faire le tour de la voiture.

— Ça va, mademoiselle, vous avez besoin d'aide ?

Je n'ai pas eu le temps de répondre car mon père m'a poussée violemment sur le siège côté passager. Il a répété, des dizaines de fois comme un vieux disque rayé, « c'est pour ton bien que je fais ça, pour que tu comprennes. »

— Je veux voir maman !

— Oui, tu la verras, ne t'inquiète pas. Je veux juste qu'on discute tous ensemble pour trouver une solution.

— Mais on a déjà discuté, papa ! Pendant des heures !

— Non, pas à ma façon.

Et derrière nous, le silence

Je ne sais pas où il m'a amenée. Il faisait nuit, je n'ai pas le sens de l'orientation, surtout en voiture, et il m'a obligée à mettre un foulard sur mes yeux.

Je me demande si je suis enfermée dans sa nouvelle maison, celle où il a emménagé après le divorce et que je n'ai jamais vue. Est-ce qu'on est encore dans la même ville ? Depuis combien de temps il mijotait ce plan ?

J'ai peur. Je veux voir Blanche et maman, mais je n'ai aucune nouvelle d'elles.

Depuis cet horrible soir, mon père vient me porter un repas deux fois par jour, à huit heures et à vingt heures. Il m'offre souvent des cadeaux et les repas sont délicieux. Il les commande probablement chez un traiteur parce qu'il n'a jamais cuisiné de sa vie.

Dans cette chambre, je ne manque de rien, sauf de liberté. J'ai une salle d'eau personnelle avec une cabine de douche et des toilettes ultramodernes.

Pour ne pas craquer, je discute avec tout ce qui m'entoure.

Moi

Qu'est-ce que t'en dis, Belle ?

Tu trouves que cette robe me va bien ?

Belle (hypocritement)

Bof, pas trop, ma chérie.

Elle te grossit, non ?

Moi (haussant les épaules)

T'exagères.

On dirait que c'est un dialogue normal, mais ce n'est qu'une illusion qui m'empêche de craquer. Belle, ce n'est pas ma meilleure amie, ni ma mère, ni ma sœur. C'est le miroir accroché au-dessus du lavabo auquel je donne un prénom pour avoir moins l'impression d'être seule. Je glisse peut-être vers la folie douce.

Belle (essayant de se rattraper, la traîtresse)

T'es allée voir Sophie ?

Elle a peut-être une nouvelle tenue qui t'irait bien.

Moi (en lui tirant la langue)

T'as raison, je vais jeter un coup d'œil.

J'ouvre la porte de l'armoire. Je lui ai donné ce prénom car il me rappelle la mère de ma copine Céline, une femme imposante, toujours tirée à quatre épingles et aux doigts couverts de bagues. J'admiraits ses tenues chatoyantes et originales.

Moi

Salut Sophie, t'aurais un pyjama pour moi ?

Sophie (surprise)

Un pyjama ?

Mais on est en pleine journée...

Moi (triste)

*Je sais, mais ça va pas fort,
j'irais bien me coucher, tu vois...*

Et derrière nous, le silence

*Belle (se mêlant de ce qui ne la regarde pas,
comme d'habitude)*

C'est vrai qu'elle a une petite tête.

Sophie (agacée)

Belle, s'il te plaît, on t'a pas sonnée.

Laisse Yüna tranquille.

Moi (avec une petite voix)

Alors, tu as un pyjama propre pour moi ou pas ?

Sophie (tout doucement)

*Oui, il en a apporté un hier soir,
mais tu dormais, sans doute.*

Je prends le pyjama vert tendre soigneusement posé sur l'étagère. Vert, comme tout le contenu de cette foutue armoire : vert sapin, vert kaki, vert d'eau, vert turquoise, vert olive, vert citron, vert mousse, vert menthe, vert jade, vert pistache, vert amande, vert poireau, vert épinard, vert absinthe, vert de gris, vert caca d'oie. Caca tout court. Je me jure intérieurement que plus jamais je ne mettrai du vert de ma vie, si jamais je réussis à sortir de là.

Dire qu'avant, j'adorais cette couleur, le vert des arbres et des feuilles au printemps... en petites touches sur les murs de ma chambre. Mon père le sait, il a dû penser me faire plaisir, mais c'est carrément l'effet inverse. Je suis écoeurée.

En frissonnant, j'enfile le pyjama. Sur ma poitrine, trois mots s'étalent pour me narguer : « *Happy sunny day* ».

YÜNA

Sophie (en murmurant)

Il faut que tu sortes d'ici, Yüna.

Moi

Sans blague ? Comme si je ne le savais pas.

Sophie (apaisante)

*Ne t'énerve pas. Tu n'as peut-être pas
réfléchi à toutes les solutions...*

Pas regardé partout ?

Moi (les larmes aux yeux)

Tu penses qu'ils me cherchent, dehors ?

Maman, Blanche et les policiers ?

*Tu crois qu'ils font tout ce qu'ils peuvent
ou qu'ils ont laissé tomber ?*

Sophie (rassurante)

Ils te cherchent. Sois-en certaine.

Moi (en pleurs)

Comment tu peux savoir, toi ?

Et s'ils avaient renoncé ?

Sophie (fermement)

Non, chérie, c'est impossible.

Jamais ta mère ne t'abandonnera.

Belle (inquiète)

Mais si elles sont enfermées ici aussi,

Blanche et sa mère ?

Et derrière nous, le silence

Sophie (furieuse)

Oh, toi, avec tes idées noires !

J'appuie mon front contre la porte en chêne de l'armoire, pose mes mains de chaque côté. Expire, inspire, encore une fois. Et si c'était vrai ? Et si maman et Blanche étaient prisonnières ici, avec moi, sans que je le sache ? Est-ce que nos voisins se sont rendu compte que nous avons disparu ?

Des tremblements me secouent si fort que je suis obligée de m'asseoir. Je me sens tellement mal. Quand je repense à ma mère ou à ma sœur, qui pourtant me tape sur le système certains jours, mon cœur se brise.

Je me force à regarder les illustrations du mont Fuji, du gingko, des cerisiers affichées sur le mur. Toutes ces cartes que j'ai dessinées avec mon grand-père Hakiro, il y a trois ans, quand on est partis lui rendre visite au Japon. C'était avant que ma mère ne décide de divorcer pour que la violence à la maison cesse enfin.

Là-bas, Hakiro a commencé à m'apprendre plein de choses, à écrire aussi, à graver, à dessiner. Je revois ses pinceaux, je sens l'odeur de l'encre et du papier. Je m'oblige à regarder les cartes, encore et encore, les nervures des feuilles à deux lobes du gingko, le sommet neigeux, les corolles immaculées.

La pureté contre la saleté.

La bonté contre la méchanceté.

Belle (chuchotant)

Yüna ne te croit pas, Sophie.

YÜNA

Sophie (fermement)

Tais-toi, Belle. Yüna, écoute-moi.

Ta mère te cherche, c'est certain.

Et, si par malheur elle est enfermée ici aussi,

la police et ta famille vous cherchent.

Ils te cherchent. Ils te cherchent...

Répète après moi, d'accord ?

Moi

Ils me cherchent.

Ils me...

La clé tourne dans la serrure de la porte de la chambre. Un verrou, deux verrous, trois verrous. Il est là. Je sens son odeur familière. Forte, puissante. Qui reste et s'imprègne dans la pièce, même longtemps après qu'il est parti.

Vert-de-gris. Pourri.

Tiens. Ce prénom lui va drôlement bien.

Adieu, papa. Désormais tu es Vert-de-gris.